

Alvar Nuñez CABEZA DE VACA

Relation de voyage
1527-1537

CABEZA DE VACA, Alvar NUÑEZ, *Relation de voyage*. (1542). Préface d'Yves Berger. Traduction et commentaires de Bernard Lesgargues et Jean-Marie Auzias. Carte proposant une reconstitution hypothétique du voyage de Jean-Philippe Gautier. Actes Sud, collection espace-temps. 1979. 207 pages.

Cabeza de Vaca (1490-1559) est un explorateur espagnol parti le 17 juin 1525 d'Andalousie pour la Floride, *via* Saint-Domingue et Cuba, sous l'autorité de Panfilo de Narváez à la tête de cinq navires et de 600 hommes, dont seulement 300 débarquèrent dans la baie de Tampa le 12 avril 1528. Il ne remettra les pieds en Europe, à Lisbonne, que le 9 août 1537, après une exploration atypique, qui fait l'admiration d'Yves Berger.

Arrivés dans le golfe de Floride, Cabeza de Vaca se trouve en désaccord avec Narváez, dont il dénonce la conduite erratique faisant que de tempêtes en explorations, de désertions en escarmouches avec les Indiens, tenaillés par la faim, soumis aux épidémies, ils se voient contraints de construire, sans savoir-faire, des embarcations de fortune et de partir d'une île après avoir mangé leur dernier cheval. Après deux mois de navigation, cette flotte sombre corps et biens en novembre 1528. Cabeza de Vaca est un des quatre rescapés, en compagnie d'Andrés Morantes et de son esclave maure, Estevanico, ainsi que d'Alonso del Castillo Maldonado.

À partir de 1528, les repères géographiques et temporels sont des plus imprécis. Cabeza de Vaca se trouve plusieurs années – six selon Berger – séparé de ses compagnons, réduit en esclavage par les Indiens dont il partage le sort : nudité, faim, froid, attaques de tribus hostiles. Il parvient à s'imposer en organisant un système de troc entre tribus. Il finit par retrouver ses trois compagnons, et suite à une guérison obtenue par la récitation d'un *pater noster* suivi d'un signe de croix, ils gagnent le statut de « physiciens », c'est-à-dire de shamans, sont couverts de cadeaux, dont unealebasse emblème d'un pouvoir divin, et ce sont eux désormais qui conduisent les Indiens pour aller vers l'Ouest: les Indiens les accompagnent et les confient à une autre tribu qui les accueille avec générosité; de tribu en tribu, ils gagnent le pays du maïs aux habitations en dur et seront ainsi les premiers européens à joindre la côte ouest en traversant le sud des Rocheuses. Les chrétiens rencontrés – que les Indiens fuient ; ces derniers refusent d'ailleurs de croire que Cabeza de Vaca et ses compagnons soient eux-mêmes chrétiens – sont sous le commandement d'un « vrai conquistador », Diego de Alcaraz, qui ne cherche qu'à utiliser Cabeza de Vaca pour réduire les Indiens en esclavage ; il lui vole même des flèches taillées dans de l'émeraude, reçues en cadeau en récompense d'une résurrection (note). Mais c'est cette jonction avec les chrétiens qui permet à Cabeza de Vaca de rentrer au pays, après deux mois passés à Mexico.

On a pu soutenir que Cabeza de Vaca faisait œuvre d'ethnologue. En effet, il parle de ce qu'il a pu observer, dès le début quand il utilisait des gestes pour communiquer, avant d'apprendre la langue. Il souligne l'accueil souvent chaleureux et généreux des Indiens, qui les sauvèrent à plusieurs reprises, qui compatirent et leur firent le don des larmes pour leurs morts, Indiens scandalisés par le cannibalisme de certains chrétiens qui mangèrent leurs semblables. Il souligne sans cesse leur splendide physique, leurs qualités au combat. Il s'attarde sur les relations familiales, l'amour des enfants – « personne n'aime mieux les enfants et ne les traite mieux qu'ils ne font » (p.96) – allant de pair avec une inattention aux vieux qu'on ne soigne pas, suivant l'idée du nombre d'âmes limité. La monogamie semble la règle, exception faite pour les « physiciens » qui peuvent être polygames ; l'homosexualité peut être validée par un mariage. Les interdits par rapport aux belles familles sont nombreux pour les hommes, mais

inexistants pour les femmes, qui d'ailleurs font office de messagères et d'intermédiaires dans les disputes à l'intérieur de la tribu ou avec des ennemis : elles apaisent. Cabeza se penche encore sur les rituels mortuaires, les fêtes accompagnées de danses et de chants et souvent de drogue.

Cela dit, Cabeza de Vaca n'est ni Lévi-Strauss, ni Pierre Clastres. L'historien espagnol Oviedo (1478-1557) se plaignait du manque de clarté de sa *Relation*, et les commentateurs soulignent aussi dans l'introduction que tout est vague et imprécis. C'est mal écrit, confus, bourré de répétitions. On peut lire une chose et son contraire, on sait rarement où et quand, ni à quelle tribu se rapporte ce qu'il écrit. Quant à le comparer à Las Casas... il respecte certes les Indiens et critique l'attitude des conquérants, mais il ne fait rien pour les défendre. Son expérience est certes unique, mais sa façon de la relater nous la rend souvent fastidieuse.

Note.

Certains commentateurs doutent de ces guérisons-résurrections, tandis que d'autres les expliquent par des phénomènes comme la léthargie.

Citations

« Ce sont les gens les plus habiles à manier une arme de tous ceux que j'ai vus au monde ; s'ils se méfient de leurs ennemis, ils restent éveillés toute la nuit avec leurs arcs et une douzaine de flèches à portée de la main ; (...) et s'ils aperçoivent quelque chose, en un instant les voilà dehors avec leurs arcs et leurs flèches. (...) Les cordes des arcs sont en nerf de cerf. Ils ne se battent que courbés et tout en fléchant ils parlent et sautent constamment d'un endroit à l'autre en se gardant des flèches de leurs ennemis ; si bien que, en de tels endroits, les arbalètes et les arquebuses ne leur peuvent faire que très peu de mal (...). Qui aurait à se battre contre eux doit prendre garde à ne montrer ni faiblesse ni convoitise de ce qu'ils possèdent. (...) Ils voient et entendent plus et ont un sens plus aigu, à mon avis, que tous les hommes au monde. Ils supportent remarquablement la faim, la soif et le froid. » p.139-140

« Ils portaient des calebasses creuses avec des pierres dedans ; c'est un instrument réservé aux grandes fêtes, et ils ne l'utilisent que pour danser et soigner, et personne qu'eux n'ose y toucher ; ils disent que ces calebasses ont une vertu, qu'elles viennent du ciel, car dans cette terre il n'y en a pas, ce sont les fleuves qui leur en apportent quand ils sont en crue. » p.146.

« Ils ne connaissent pas la marmite, et pour faire cuire ce qu'ils veulent manger ils remplissent d'eau la moitié d'une grande calabasse, ils jettent dans le foyer quantité de pierres, de celles qu'ils peuvent le plus facilement chauffer, et ils allument; quand ils voient qu'elles sont brûlantes ils les prennent avec des pinces de bois et les mettent dans cette eau qui est dans la calabasse, jusqu'à ce qu'ils l'aient portée à ébullition avec le feu qui est dans les pierres; et quand ils voient que l'eau bout, ils y mettent ce qu'ils veulent faire cuire, et pendant tout ce temps ils ne font que sortir des pierres et les remplacer par d'autres brûlantes afin que l'eau bouille pour cuire ce qu'ils veulent, et c'est ainsi qu'ils font cuire.» p.163

« Les Indiens qui ont des maisons en dur, ainsi que les autres, ne font aucun cas de l'or et de l'argent et ne voient pas quel profit on en pourrait tirer. » p.172.

« Alcaraz me demanda d'envoyer appeler les gens des villages qui sont sur les rives du fleuve et qui se cachaient dans les montagnes du pays, et de leur demander d'apporter à manger, bien que cela ne fût pas nécessaire puisqu'ils avaient toujours soin de nous apporter tout ce qu'ils pouvaient; nous envoyâmes nos messagers les appeler, et il vint six cents personnes qui nous apportèrent tout le maïs qu'elles purent; (...) après cela nous eûmes avec ces derniers de fréquentes et grandes disputes parce qu'ils voulaient réduire en esclavage les Indiens que nous avions amenés.» p. 175-176